

Essai

Numéro 120, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

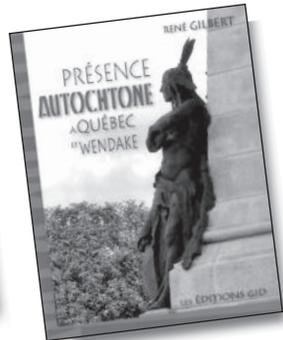
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2010). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (120), 74–78.



Dany Laferrière

TOUT BOUGE AUTOUR DE MOI

Mémoire d'encrier, Montréal, 2010, 160 p ; 19 \$

Il est bon de lire ce dernier ouvrage de Dany Laferrière avec un recul par rapport au 12 janvier 2010, date à laquelle Haïti a été frappée par ce qui a été, sans doute, la plus grande catastrophe de son histoire : un tremblement de terre de magnitude sept sur l'échelle de Richter. Remis du choc des images que la télé diffusait en continu, on peut mieux écouter Dany Laferrière. J'utilise à dessein le terme « écouter » car les impressions de l'auteur, petites observations rangées sous différents titres, nous sont données comme s'il nous parlait.

Il a vécu l'événement avec, bien entendu, son effet de surprise, le désarroi qu'il provoque et la peur qui s'ensuit, la peur pour soi et aussi pour les autres. Il est reparti peu après et c'est alors qu'il a pu digérer ces moments, les intérioriser pour mieux les relater. Dans son récit, on ressent l'admiration sans bornes qu'il a pour le peuple haïtien, peuple qui n'a jamais perdu espoir et qui puise son courage et son goût de vivre à une source qui semble intarissable. En fait, c'est comme si Dany Laferrière nous donnait ce peuple en exemple car, s'il est vrai qu'il a vécu des catastrophes de toutes sortes

(cyclones, crises politiques...), il est aussi vrai qu'individuellement nous avons vécu ou aurons à vivre des catastrophes grandes ou moins grandes, avec leur lot de surprise, d'indécision, de peur...

Une expérience comme celle qu'a vécue Dany Laferrière en Haïti invite à la réflexion. Il est un écrivain certes mais aussi un homme de médias. Il est sollicité de partout, on veut s'assurer qu'il a survécu et puis avoir ses impressions sur ce qui s'est passé. Il doit admettre qu'il n'avait pas une vue générale de la catastrophe car, sur place, l'information ne circulait pas, les communications étant devenues quasiment inexistantes. Il retrouve alors ses notes (il a toujours sur lui un petit carnet), rédige ses brèves chroniques auxquelles il rattache un ensemble de considérations sur les choses humaines, sur ce pays qui l'a vu naître. « J'écris, dit-il, pour ceux qui n'écrivent pas. » Pour ce faire, il se donne le temps que les médias ne peuvent pas se permettre. Il se donne le temps de dire ce que dans l'émotion du moment, des chroniqueurs qui connaissent peu ou pas ce peuple, sa langue et ses croyances, n'ont pas pu transmettre. Il se donne ce temps que des secouristes, professionnels ou amateurs, étrangers ou haïtiens n'ont pas eu pour dire, trop attelés qu'ils étaient ou qu'ils sont encore à la tâche d'aider des milliers de person-

nes. Il dit enfin tout ce que doivent savoir ceux qui, depuis le 12 janvier 2010, ont Haïti à l'esprit ou dans le cœur.

Gérald Alexis

René Gilbert

PRÉSENCE AUTOCHTONE À QUÉBEC ET WENDAKE

GID, Québec, 2010, 188 p ; 29,95 \$

L'auteur patrouille et raconte Wendake avec tant de minutie et d'empathie qu'on oublie les hésitations de l'écriture et le caractère un peu échevelé de l'ensemble. Autant, en effet, sont familiers les édifices et monuments par lesquels la ville de Québec rend hommage aux legs autochtones, autant la plupart d'entre nous ignorent les secrets et les messages de Wendake. Déployant de sensibles antennes, Gilbert ajoute à sa description des lieux les échos des événements qui signalent les parentés méconnues entre les autochtones d'ici et ceux des autres continents. Gilbert met ainsi en lumière les travaux de Maurizio Gatti ; à titre d'exemple, *Mots de neige, de sable et d'océan, Littératures autochtones* (CDFM, Wendake, 2008).

Cette louable ampleur des perspectives comporte une rançon, celle d'inclure des éléments de pertinence douteuse. Le Centre des congrès de Québec trouve une niche entre le Secrétariat aux affaires autochtones et le monument (inuksuk) offert au Québec par les Inuits du Nunavik, au motif que le Centre a accueilli telle conférence à connotation autochtone. Un tel rappel ne rend aucun service au visiteur.

Soucieux de renseigner le visiteur sur l'histoire autant que sur les traces tangibles de la présence autochtone, ce « guide de terrain » s'expose à d'autres risques, dont celui de substituer, faute d'espace, l'affirmation à la preuve. « Ironiquement, écrit-on à propos de la bataille de Sainte-Foy, ce sont les Anglais qui initièrent la pratique du scalp, celui-ci constituant la preuve du meurtre d'un Indien pour lequel les soldats Anglais étaient récompensés d'une prime en argent ». Français anglicisé (*initier*), affirmation mal circonscrite. Gilbert se

montrera péremptoire à propos du hockey, « un sport aussi inventé par les Amérindiens ». Donald Guay, un spécialiste du domaine, s'exprime plus prudemment : « L'origine et l'évolution de cette pratique corporelle (le jeu de crosse) sont suffisamment connues pour que nous puissions avancer que le hockey sur glace n'est pas issu de la crosse même si le principe du jeu est analogue » (*L'histoire du hockey au Québec*, JCL, 1990).

Bouclons la boucle : l'éclairante sympathie que porte Gilbert à l'agglomération de Wendake réduit les gaucheries du livre au rang de détails (presque) négligeables.

Laurent Laplante

André Comte-Sponville
LE GOÛT DE VIVRE
ET CENT AUTRES PROPOS

Albin Michel, Paris, 2010, 416 p. ; 29,95 \$

Sous l'empire des courriels expéditifs et des étourdissants « textos », l'art de la formule se perd, ou se gagne, c'est selon. Il est rare en tout cas de lire des ouvrages où l'on se surprend à vouloir souligner chaque phrase, où chaque mot est aussi pertinent que celui qui le précède ou le suit. Les livres d'André Comte-Sponville en sont. Une langue française aussi douce et maîtrisée que celles, disons, de Diderot ou de Stendhal (en plus moderne, en plus accessible). Une précision, une concision façon Montaigne. Ce n'est pas peu dire : ces *propos* regorgent, à même les paragraphes, de maximes dignes de La Rochefoucauld.

Bon. Assez pour l'hommage. La pensée est claire, on s'en doutait. Mais *Le goût de vivre et cent autres propos*, « de kessé ? », comme l'écrivait un jeune pas même sorti de *Zazie*. Le *propos*, dirions-nous, est un genre philosophique et littéraire, qu'on attribue parfois au maître Alain (Émile Chartier pour les intimes, 1868-1951). Tous les jours, Alain signait un billet philosophique dans un journal de province. L'entrefilet journalistique, avec une surprenante dose d'esprit. C'est un genre auquel André Comte-Sponville s'exerce depuis des années, *Le goût de vivre* offrant une sélection parmi quelques centaines de

Récit de guerre

Si vous n'aviez qu'un seul récit de guerre à lire, il faudrait que ce soit celui de Gilbert Boulanger. Ce mitrailleur de bombardier de la Royal Canadian Air Force raconte, dans *L'alouette affolée*, son expérience durant la Seconde Guerre mondiale. Un récit magnifique et rythmé qui se lit d'une traite.

Gilbert Boulanger est né dans un petit village de Charlevoix, où il a grandi avec ses neuf frères et sœurs. Un jour, un biplan dont le moteur éprouvait quelques difficultés se pose sur un champ non loin de là où il se trouve. En quelques enjambées, il se retrouve debout devant l'appareil, à toucher la délicate structure de bois et de fils de fer de cette magnifique machine volante. Ce souvenir ne le quittera jamais plus.

Sa majorité atteinte, et peu enthousiasmé par ses études à l'École technique, il décide de s'enrôler comme volontaire dans l'armée de l'air. À ce moment, la guerre semble tourner à la catastrophe pour les Alliés. La Belgique, la Hollande et le Danemark tombent sous le joug des Allemands, suivis de la France. Gilbert Boulanger débute son entraînement et se fait offrir, en juin 1942, de passer son brevet, ce qui lui assurera d'être pilote au bout de neuf mois. Mais il a hâte de participer au conflit et décide de devenir mitrailleur, ce qui réduit son temps de formation à trois mois. Il sera envoyé en Angleterre, puis en Tunisie une fois son entraînement complété. De là, Gilbert Boulanger effectuera ses premières missions de bombardement sur l'Italie à bord d'un Wellington MK. III. Il participera à 37 missions au total.

Ce récit, ce n'est pas seulement l'histoire d'un militaire, c'est aussi l'aventure d'un jeune homme fougueux qui découvre, en Europe et en Afrique, la vie, l'aventure et les femmes. Mais c'est surtout le récit d'un homme lucide qui se sait le témoin privilégié d'un moment où l'humanité a basculé dans un sanglant conflit. Un homme qui, au-delà de sa formidable aventure, livre en guise de prologue un sévère avertissement aux générations présentes et à venir.

Manouane Beauchamp

Gilbert Boulanger
L'ALOUETTE AFFOLÉE

Lux, Montréal, 2010, 262 p. ; 24,95 \$

textes parus dans des publications variées : *L'Express*, *L'Événement du jeudi*, *Impact Médecin Hebdo*, *Le Monde des Religions*, *Psychologies Magazine*... Et les sujets ne manquent pas : la jalousie, l'immigration, la mode, les saisons, l'athéisme, les limites de la morale, la barbarie enfantine, la question juive, les théories freudiennes, les droits de l'homme, les compositeurs de génie.

Mais revenons à Alain. Comte-Sponville,

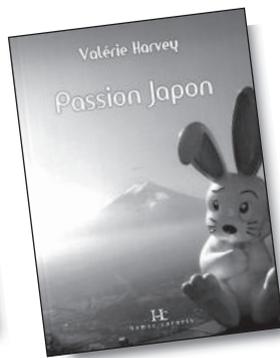
depuis toujours lecteur et admirateur de son précurseur normand, précise d'emblée qu'il n'en partage pas toujours la philosophie. C'est un peu Spinoza contre Descartes, mais bon, comme il le dit si bien, « s'il fallait n'admirer que ceux dont on partage les vues, quelle tristesse, quelle petitesse, quel ennui ! »

Dans tous les cas, ces *propos* révèlent un profond désir de partage. Car il faut encore souligner une chose, que l'auteur



commentaires essai

Essai littéraire, voyage, chanson québécoise



rappelle constamment, magistralement, et de 101 façons : la philosophie, ou ce qui mérite vraiment ce nom-là, est tout le contraire d'une tour d'ivoire.

Vincent Thibault

Carlos Liscano L'ÉCRIVAIN ET L'AUTRE

Trad. de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu Belfond, Paris, 2010, 193 p. ; 28,95 \$

Incapable d'écrire depuis un certain temps, Carlos Liscano se penche sur cette impossibilité à l'instar d'autres écrivains qui ont connu, à un moment ou à un autre, ces périodes troublantes, plus ou moins longues, qui suscitent un questionnement profond sur l'acte d'écrire et le sens qu'ils y accordent. Plutôt qu'un essai, *L'écrivain et l'autre* s'inscrit cependant davantage comme un témoignage intime de l'auteur sur son rapport à l'écriture, sur les circons-

tances particulières qui ont donné naissance à son œuvre – prisonnier politique en Uruguay pendant quinze ans, Liscano vivra en exil à Stockholm une douzaine d'années avant de revenir dans son pays natal – et sur sa définition de celui qui écrit.

« Tout écrivain est une invention. Il y a un individu qui est un, et un jour il invente un écrivain dont il devient le serviteur ; dès lors il vit comme s'il était deux. Celui qui veut être écrivain doit inventer l'individu qui écrit. [...] L'invention ne se fait pas en une seule fois, et elle n'est jamais terminée. Il y a des étapes. [...] L'invention est une discipline, un renoncement. Le serviteur renonce à tout ce qui ne consiste pas à employer sa vie à l'invention de ce personnage principal. Pour que l'inventé existe, le serviteur s'occupera du reste, de ce qui n'a pas de rapport avec la littérature. »

Cette position schizophrénique n'est pas nouvelle. Le témoignage de Liscano s'avère cependant poignant par la sincérité et l'intensité avec lesquelles il se livre d'une plume nerveuse et sobre. Parfois inquiet, parfois soulevé d'un élan, bafouillant, tâtonnant, il avance, recule, se contredit, insiste, découvre un nouvel angle, de nouvelles façons d'appréhender l'écriture et la vie tout en conservant pourtant une même cohérence jusqu'à la dernière ligne. Une démarche qui reflète d'ailleurs la pratique littéraire. « Parce que, écrire, c'est ça : partir sans savoir où on va arriver. Sans même savoir si on arrivera quelque part » puisque, précise-t-il plus loin, « [l]a littérature n'est pas un point d'arrivée. [...] C'est un territoire immense, plein de lieux cachés, où ne peut entrer qui n'a pas une passion et un engagement absolus. On atteint un territoire, pas un but ».

En marge du questionnement sur les raisons de l'impasse littéraire à laquelle doit faire face « l'inventé », Liscano laisse aussi une voix au « serviteur ». Si l'écrivain ne sait plus comment poursuivre son œuvre, l'homme, lui, à l'aube de la soixantaine, est habité du regret de n'avoir pas été heureux mêlé du tenace espoir de pouvoir l'être encore. Car tout, chez l'auteur de *La route d'Ithaque*, *Le fourgon des fous* et *Souvenirs de la guerre récente*, est étroitement relié. Née dans l'obscurité du cachot d'une prison uruguayenne, l'œuvre de Carlos Liscano a besoin de la nuit pour éclore. Dès que le jour se couche, l'écrivain attend. Nuit après nuit. En quête de sa survivance. Tandis que

Les mots et nous... ça clique!



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

Revue littéraire, concours, cabarets et récitals...

Ateliers de formation littéraire

en roman, poésie, récit, théâtre, édition, nouvelle, autofiction...

à Laval, Longueuil, Montréal, Québec, Lévis, St-Jérôme, Sherbrooke, Repentigny,



Culture,
Communications et
Condition féminine
Québec

www.litteraire.ca info@litteraire.ca 1 (866) 533-3755 (514) 252-3033

l'autre, lui, attend de retrouver le jour pour voir des amis, marcher le long du fleuve, manger une orange...

L'écrivain et l'autre de Carlos Liscano : une plongée au cœur des contradictions d'un écrivain exigeant.

Linda Amyot

Valérie Harvey PASSION JAPON

Septentrion, Québec, 2010, 190 p. ; 19,95 \$

Le Japon, pays fascinant aux contrastes déroutants. Les routes passantes et les chemins escarpés, que le voyageur aussi bien que l'homme d'affaires pressé emploient pour se rendre à l'un ou l'autre sanctuaire, sont jalonnés de machines distributrices. Celles-là sont pratiquement inconnues en Occident : elles offrent à la fois des boissons glacées et des cannettes de café chaud (sans compter les bières). À Tokyo, ville-monstre, presque un pays en soi, on trouve de tout : des librairies entièrement consacrées au manga et dont la superficie tétanise les libraires d'ici ; des centres commerciaux labyrinthiques et de criantes salles de jeux vidéo ; de troublants lieux de rencontre pour les accros de la pornographie ; des maisons de thé à l'ancienne ; des expositions d'étudiants en arts traditionnels ; des parcs impériaux, véritables oasis de paix. La liste serait longue. Mais c'est surtout de Kyoto que parle Valérie Harvey dans *Passion Japon*. Originaire de Charlevoix, elle a voyagé dans différents pays avant de s'établir un an dans cette ville située à des heures de route de la capitale. Kyoto abrite 1,5 million d'habitants (pour Tokyo, il faut compter 36 millions), et l'on comprend Valérie et son conjoint d'être tombés sous son charme. Il faut dire que l'histoire et la culture du Japon s'y fusionnent d'une façon qui laisse rêveur le lecteur. Lecteur qui, ici, ne se prend d'ailleurs pas la tête : l'auteure ne prétend pas dresser un portrait exhaustif du pays du soleil levant (le défi serait perdu d'avance), et elle écrit dans un style léger, amical. En fait, le texte est si accessible que souvent, un enfant serait en mesure de le comprendre. Les propos

Poésie et chanson au Québec

Méticuleux, précis comme un géomètre, ennemi du flou, Jean-Nicolas De Surmont liquide en quelques pages d'introduction tout risque de malentendu à propos d'une certaine activité culturelle québécoise. Poésie vocale, poésie orale, chanson signée, chanson de tradition orale, autant de termes dont il circonscrit utilement la portée. Larousse se réjouirait, lui qui attendait de l'accord sur les termes l'entente sur les idées. Parler de chanson n'aurait-il pas été plus simple ? Peut-être, mais la clarté en aurait souffert et certains débats se seraient enlisés.

Ce criblage de la terminologie servira surtout, on s'en doute, à la gent universitaire. Le commun des mortels, quant à lui, considérera encore qu'une chanson est une chanson. Le petit livre de De Surmont rendra quand même service à tous les publics qu'intéresse l'histoire de la chanson ; c'est là, plus que dans le cadastrage du vocabulaire, que réside, en effet, l'aspect le plus accessible de l'ouvrage.

Solidement documenté quant à la poésie vocale et à la chanson québécoise, De Surmont obtient moins aisément l'adhésion quand il touche au contexte social et politique. Si, par exemple, la bibliographie mentionne les travaux effectués par Maurice Carrier et Monique Vachon sur les *Chansons politiques du Québec* (Leméac, 1979), le poids de ces relevés n'apparaît guère dans le bilan d'ensemble. Par ailleurs, s'il est vrai qu'il y eut essoufflement des chansonniers lors de tel virage politique, il n'y a pas à se demander pourquoi. Autant « Bozoles-culottes » sonnait juste face au régime à basse teneur culturelle de Robert Bourassa, autant Raymond Lévesque perdait ses cibles une fois Gerald Godin et consorts au pouvoir. Par ailleurs, on aurait apprécié que l'auteur tente d'expliquer pourquoi *La bonne chanson* de l'abbé Gadbois passa subitement du succès au mutisme. Est-il vrai, comme certains l'ont cru à l'époque, qu'une certaine éminence épiscopale appréciait peu le contenu *France royaliste* des divers albums, avec leurs Chouans, le « petit mousse noir » et le combat de Saint-Denis « contre les Anglais la canaille » ? Sur ce terrain, qu'il s'agisse de poésie vocale et ou de chanson, l'histoire n'a pas encore tout dit.

Laurent Laplante

Jean-Nicolas De Surmont

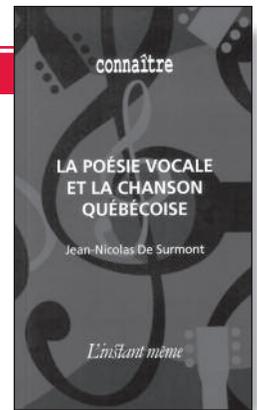
LA POÉSIE VOCALE ET LA CHANSON QUÉBÉCOISE

L'instant même, Québec, 2010, 166 p. ; 15 \$

relèvent parfois de l'anecdote personnelle et humoristique, et le résultat est un sympathique hybride entre le carnet de voyage et l'essai. Mieux encore : celui qui rêve de partir au loin découvrira quelques précieux conseils qu'on ne trouve pas toujours dans les guides de voyage. Le livre en soi est aussi d'un format agréable (et qu'on se le dise : on aime bien le petit

rose audacieux à l'intérieur de la couverture !). En somme, il ne s'agit peut-être pas d'un grand livre, mais très certainement d'une bonne introduction au Japon et d'une chouette idée-cadeau. De quoi encourager les jeunes et moins jeunes à vraiment voyager, c'est-à-dire à découvrir, à partager.

Vincent Thibault



André Carpentier
EXTRAITS DE CAFÉS

Boréal, Montréal, 2010, 341 p. ; 25,95 \$

Entrer dans un café, c'est assister invariablement à un spectacle éclectique des plus divertissants. Dans ce type de commerce se trouve toujours un échantillon de la faune urbaine locale qui va du fidèle habitué au simple passant désirant refaire le plein de caféine. Chaque client, qu'il soit seul, en dyade ou en groupe, se donne en quelque sorte en spectacle. Autour d'une tasse de café, se forment des tableaux que le client le moins curieux se fera un plaisir d'observer discrètement, tout en sachant pertinemment qu'il fait lui-même partie de ce spectacle.



André Carpentier, professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, s'est amusé à découvrir les cafés de Montréal, tout en prenant soin de varier les établissements et les quartiers afin de proposer au lecteur tout un kaléidoscope d'images. À chaque arrêt, autour d'une tasse, il s'est amusé à noter les scènes dont il était le témoin, et à rapporter certaines bribes de conversations

glanées au hasard des tables. Après tout, comme l'auteur le souligne si bien, le café est « un lieu social qui génère ses événements et qui en diffuse les retombées ».

André Carpentier arpente les rues de sa ville à la recherche de ces petits cafés de quartier qu'il affectionne tout particulièrement et qu'il décrit avec une verve littéraire aussi riche et variée que les environnements qu'il explore. Et le résultat est aussi délicieux qu'un bon café. Le plaisir de lire cet ouvrage relève du fait qu'il est possible – voire fortement suggéré – d'ouvrir le livre à une page choisie au hasard et de plonger dans cet instant volé.

Cette lecture comporte toutefois quelques risques, dont celui de se reconnaître. En guise d'avertissement au lecteur, André Carpentier note en effet que « toute ressemblance des personnages de ce livre avec des personnes réelles serait le fait d'une coïncidence aussi imprévisible que naïvement recherchée ». Un livre tout simplement savoureux.

Manouane Beauchamp

Chez **K2 impressions** nous attachons de l'importance aux relations d'affaires solides avec nos clients.



60 passionnés de l'imprimerie... avec vous pour atteindre le sommet.

425, rue Nolin, Québec Qc G1M 1E8
Québec : (418) 687-1114 • Montréal : (450) 963-7005 • Sans frais : 1 877 687-1114

www.k2impressions.ca